

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FANTASQUE

Publié hebdomadairement par { N. AUBIN, Editeur & } Résidence, N. 177. r. St. Valier  
 A. JACQUES, Imprimeur. }

## CONDITIONS.

Ce journal rédigé par un *Flâneur* paraît autant que possible chaque Samedi. Le prix en est de quatre sous par exemplaire. L'abonnement est de 15 sous par mois. Le bureau éditorial du *Flâneur* est établi en toutes les promenades, rues et places publiques, on y trouve l'éditeur lorsqu'il y est. No admittance except on business.



## ANNONCES.

Comme nous vivons dans le siècle des progrès et de la réforme, le *Flâneur*, désirent montrer l'exemple en encourageant les talents, paiera toute annonce digne de figurer dans ses pages, à raison de 4 sous la ligne. Toutes communications etc. pourront être laissées chez Mr. J. GRACE, où l'on peut, entre autres rafraîchissements, acheter le *Fantasque*.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. I.]

QUEBEC, 13 DECEMBRE 1838.

[No. 45.]

## Mélanges.

### UNE LEÇON ASTRONOMIQUE OU GASTRONOMIQUE.

La ville de Londres s'est livrée pendant une journée toute entière aux délices de la table, pour célébrer le retour du fameux astronome Herschell. Le banquet a été splendide et fort réjouissant; on y comptait le duc de *Sussex*, le marquis de *Lincoln*, et généralement tout ce que l'Angleterre possède de plus célèbre dans l'aristocratie astronomique et gastronomique.—On a porté des toasts à toutes les notabilités célestes. On a bu avec enthousiasme à *Vénus*, à *Juno*, à la *Grande* et à la *Petite Ourse*, le tout considéré comme astres.—Le duc de *Sussex* a prouvé, par des raisonnemens fort judicieux, que sa maison datait de l'apparition du *Capricorne*, qui éclaire le monde depuis plusieurs millions de siècles, et son discours a été reçu par un grand choc universel de verres et une nouvelle consommation de pommes de terre.

Puis le grand Herschell a pris la parole. (Silence général.)—Il faut préalablement vous prévenir que le duc de *Sussex* était en face d'Herschell, dont il était séparé par un plat d'ortolans fort gras; un seul était fort maigre et se trouvait du côté de l'astronome, ce qui ne l'empêcha pas de dire: "Messieurs, vous avez peut-être cru jusqu'à présent que le soleil tournait autour de la terre, et que la terre restait immobile; point du tout: Galilée assure que c'est la terre qui tourne à peu près comme ce plat." (Grands applaudissemens.)

Dans cette démonstration, l'ortolan maigre se trouva dérangé et placé en présence du duc de *Sussex*, qui répliqua aussitôt:—"Pour moi, Messieurs, je suis du système de *Tycho-Braché*; ne dérangeons pas le monde, et laissons les choses comme elles sont." Et faisant aussi tourner le plat, il le mit dans sa position première.

À ces mots, les Anglais, ces grands astronomes, ont entonné le *God save the*

king, et déclaré le duc de Sussex le plus grand astronome de France, de Navarre et de Limoges.

#### UN MINISTRE DE LA GUERRE.

Parmi les matériaux manuscrits que renferment les archives du ministère de la guerre, se trouve une lettre fort curieuse, et qui prouve jusqu'à quel point le ministère de la guerre ne tombe pas, lorsqu'il est confié à d'inhabiles mains. C'était le 4 avril 1793; la convention nationale venait de nommer ministre de la guerre Jean-Baptiste Noël Bouchotte, précédemment quartier-maître du régiment d'Esterhazi-houards, et alors commandant temporaire à Cambrai. Jamais on ne vit d'abus aussi multipliés et aussi scandaleux que sous le ministre Bouchotte. A toutes les séances de la convention, quelque député portait contre le ministre de la guerre l'accusation d'inertie.

Un jour le comité ordonna d'envoyer de Paris, dans les départemens de la droite de la Loire, qui s'étaient soulevés, une troupe de gendarmes nationaux, après leur avoir fourni des chevaux. Le ministre Bouchotte, homme de spécialité, et craintif par dessus tout, crut devoir s'assurer si l'intention du comité était aussi qu'on fournît des selles aux chevaux. Cette question, qui certes ne paraîtrait pas étrange de nos jours, mit fort en colère le comité. Danton, le farouche Danton, saisit une feuille de papier, et écrivit de sa propre main la lettre suivante, qu'il fit signer à deux de ses collègues chargés de la correspondance :

*« Les représentans du peuple, composant le Comité de salut public, au ministre de la guerre et à ses adjoints.*

Liberté, Egalité, Fraternité.

« Allez vous faire f... ! Que le diable vous confonde, s'il vous faut des ordres pour donner des selles, quand il vous a été enjoint de fournir des chevaux. Faut-il aussi des ordres pour que vous donniez des brides ?

« Signé DANTON, ROBERT LINDET, CAMBON fils aîné. »

Ce bon M. Bouchotte supportait cette correspondance avec un stoïcisme inaltérable.

## LE FANTASQUE.

QUEBEC, 13 DECEMBRE 1838.

#### PLAN DE LA REPUBLIQUE CANADIENNE.

S'il fallait en croire les mille-et-un badauds qui font métier de propager les plus douteuses nouvelles, on pourrait follement penser que la paix est déjà rétablie, ou sur le point de l'être. Corbleu! je ne veux pas qu'il en soit ainsi; je vais y mettre bon ordre et tâcher de perpétuer l'agitation, car sans cela nous courrions risque de mourir bien vite d'ennui et de malaise. Non, non il est impossible que les choses se tranquillisent ainsi; je vais m'en mettre à la tête du mouvement; alors, j'ose croire, cela ne se terminera pas si promptement que sous la déplorable direction de cet infortuné docteur Nelson. Il fallait vraiment que ce pauvre docteur ait oublié sa raison quelque part pour avoir conduit sa révolution comme il l'a fait, car rien n'était plus facile que de faire réussir une pareille entreprise; mais il fallait s'y prendre autrement. Comment voyons-nous qu'il a combiné ses plans? Il publie une déclaration d'indépendance qui n'a pas seulement le mérite de l'originalité et dont la mise à exécution ne nous rendrait ni plus sages ni plus heureux; puis conseille de se défaire du gouvernement anglais; tandis qu'il fallait faire tout le contraire; rien n'eût été plus facile; il n'y avait qu'à chasser le gouvernement, puis

déclarer l'indépendance. Hélas! tous les malheurs qui accablent le pauvre Canada viennent, comme on le voit, de ce qu'on a jusqu'ici tout fait à rebours du bon sens. Une autre faute importante qu'a commise le président de la république canadienne est de n'avoir pas mis à la tête de ses forces un état-major plus effectif que celui qu'il a employé. En effet on y voit pour tout potage; d'abord un président qui ne s'est encore distingué que par une rapidité de conception à prévoir le danger pour l'éviter et une énergie dans les jarrets, qui ferait pâlir un cerf; puis un grand-aigle qui ne fait usage de ses serres que pour griffonner une proclamation et de ses ailes que pour se mettre hors de portée des coups du sort et des coups de canon; puis un brigadier-général qui fait consister le sublime de l'art militaire à briser son sabre sous ses pieds et à offrir ses services à l'ennemi en qualité sans doute aussi de brigadier-général, afin d'expié ainsi la faute de s'être laissé prendre. Et l'on voulait opposer un pareil assemblage à une petite armée à la tête de laquelle on pouvait voir briller tout simplement un gouverneur-général avec état-major; un major général, commandant des forces de Québec, avec état-major; un autre major-général commandant celles de Montréal avec état-major; puis une petite nuée de lieutenants colonels, majors, capitaines qui se rendaient, en amateurs, à l'incendie et au pillage de quelques pauvres villages comme à une partie de plaisir. Vraiment la république Canadienne a du malheur. L'affaire est manquée, il faut la remettre à une autre fois.

Puisque nous ne pouvons jouir pour le présent de la réalité, tâchons de nous faire illusion en imaginant des plans de conduite pour l'avenir. Voici, en attendant mieux, comment je proposerais de constituer la république canadienne aussitôt que nous en serons les maîtres; c'est le fruit de longues années de réflexions sur les causes de la ruine des empires et l'on verra que mon gouvernement se rapprocherait de la véritable démocratie bien autrement que celui de nos voisins qui n'est qu'une absurdité d'un bout à l'autre, et serait admirablement fait pour rendre tous les citoyens bons, heureux et justes.

Voici à peu près comment je suis arrivé aux diverses conclusions que je pose comme les bases d'un gouvernement sain et stable. J'ai remarqué que la lutte la plus ordinaire provient de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, dont l'ambition est, à leur tour, d'acquérir davantage afin d'écraser plus aisément encore leurs ennemis. De là les interminables querelles, de là les guerres civiles, de là les guerres extérieures, de là les armées de paresseux, de là les frais considérables, de là les taxes, de là les mécontentements, de là les révoltes, de là les invasions, la chute, la ruine, la destruction des plus florissantes puissances. En conséquence, voici comment je remédierais à tous ces inconvéniens; je commence d'abord par les arrangements sociaux, puis après on trouvera l'organisation du gouvernement chargé de la sûreté de l'état et des affaires en général. D'abord pour avoir droit à être citoyen, il s'agirait tout simplement d'avoir cent louis de rente mais pas plus. Pour arriver à ce résultat on retrancherait le surplus à tous ceux qui ont davantage et on le donnerait à ceux qui ont moins, si cela n'établissait point encore l'égalité on chasserait hors du pays ceux qui n'auraient pas la qualité requise par la loi.

Comme le jour que l'on paraît aimer le mieux est le Dimanche, on abolirait tous les autres jours ensuite que chacun pourrait ainsi passer agréablement sa vie; les jeunes gens auraient éternellement congé, les jeunes filles iraient journallement se faire voir à l'église et à la promenade avec leurs plus belles parures et le soir on se rassemblerait autour d'une table, on jouerait aux cartes et l'on modifierait sans cesse des absens; alors il n'y aurait pas moyen de s'ennuyer.

Lorsqu'un différend s'élèverait entre deux parties, au lieu d'avoir recours au jugement lent, coûteux et incertain des hommes on se confierait à la justice de Dieu ou du hasard. On tirerait au sort celui qui doit avoir raison. Il y aurait donc éco-

nomie de lois, de juges et d'avocats, ce qui serait un pas immense vers la civilisation ; on abrègerait ainsi les procédés des cours de justice qui le plus souvent ne sont que des loteries.

Lorsqu'une personne tomberait malade on l'empoisonnerait immédiatement afin d'abrèger ses souffrances, attendu qu'un membre souffrant de la société est à charge aux autres et à lui-même. On conçoit que par cet arrangement on serait aisément l'ouvrage des docteurs et des pharmaciens qui seraient remplacés par un officier ayant la charge d'empoisonneur public.

Comme les journaux ont causé les plus grands malheurs en répandant de fausses nouvelles et des opinions outrées on les retranchera tous, à l'exception seulement du Fantasque, attendu qu'il est la seule publication qui ne soit point l'esclave d'un parti, qui ne s'occupe point de politique, qui s'embarasse fort peu des nouvelles et qui cherche à corriger en amusant ; mais comme il est quelquefois agréable et même souvent utile de connaître ce qui se passe, une personne sera chargée par le gouvernement de répandre en toute hâte les événements qui pourront intéresser le public. On conçoit que cette charge appartiendra de droit à la femme la plus bavarde de la république. Cette place sera remplie indubitablement sans autre rémunération que le plaisir de parler.

Les prisons seront abolies, attendu qu'elles ne servent qu'à rendre méchant ou malheureux et qu'elles sont en opposition directe avec les premiers principes de la liberté. Ceux qui commettraient quelque meurtre, vol, faux ou autres crimes auront les doigts coupés afin d'être hors d'état de récidiver. Les calomnieux auront la langue tranchée. Les débiteurs seront obligés de travailler pour leurs créanciers jusqu'à l'extinction de leur dette. Ceux qui seraient trouvés coupables de haute-trahison seraient condamnés à épouser une femme laide, stupide et méchante, punition la plus terrible qui puisse être infligée dans ce bas monde.

Toutes les religions qui n'enseignent point l'hyprocrisie seront tolérées ouvertement.

La législation se composera de tout citoyen et citoyenne ayant l'âge de raison ; c'est-à-dire, pour les hommes mariés, six mois après leur mariage ; pour les célibataires, à soixante ans et pour les femmes, après la mort de leur troisième époux. Il n'y aura pas de président vu que ce serait un pas vers l'aristocratie.

Les lois et autres mesures gouvernementales seront passées à la minorité des voix, attendu qu'il y a toujours bien moins de sages que d'insensés.

La justice criminelle et correctionnelle sera administrée par des philosophes seulement ; ce tribunal sera le pouvoir suprême, attendu que la devise de notre gouvernement sera, *la loi fait sa force* ; et que l'on considérera comme un jour de calamité publique celui où il faudrait dire, au contraire : *la force fait sa loi*.

Le ministère des finances sera confié au négociant qui se sera le plus habilement relevé du plus grand nombre de faillites. Il ne sera pas contracté de dette publique vu que nous n'avons point la stupide idée de dire qu'une dette nationale insolvable est une richesse publique.

Le ministère de la marine appartiendra à l'homme qui aura failli se noyer au moins trois fois en sa vie.

Celui des affaires intérieures sera donné à la meilleure ménagère de la république.

Il n'y aura pas de ministre des colonies, attendu que nous n'aurons pas de colonies ; c'est une richesse trop éphémère ; d'ailleurs nous pensons qu'il est absurde vraiment de vouloir faire des lois, des dépenses pour d'autres ; de se donner du casse-tête pour des ingrats, afin d'avoir la simple satisfaction de se débarrasser avantageusement de quelques nobles pauvres, inhabiles et paresseux.

La diplomatie sera entièrement laissée entre les mains des jolies demoiselles. Ce sera un moyen infaillible de mener par le nez les agents des autres pouvoirs.

L'armée sera exclusivement composée de femmes aimables et belles, ce qui épargnera naturellement l'effusion du sang et les dépenses inutiles et onéreuses de munition de guerre. On conçoit que, dans un siècle comme celui-ci, où l'on parle tant de galanterie, nos ennemis ne pourront s'empêcher de mettre les armes devant de pareils corps.

Dans le cas fort improbable où une rébellion éclaterait dans quelque partie turbulente de notre république, nous ne l'attribuerions nullement à tout le pays, de crainte de rendre le bouleversement général; nous tâcherions de rendre le peuple assez heureux pour extirper le souvenir même de ses maux, et nous éviterions au-dessus de toute chose de piller, voler, incendier, démolir afin de ne point éterniser la révolte en en perpétuant les causes. Nous n'arrêterions personne sur soupçon vu que c'est contre le droit des gens et que la haine de l'homme, aiguë par des mauvais traitements non mérités, est infiniment plus dangereuse et plus invétérée que chez le coupable.

Nous éviterions avec un soin tout particulier d'avoir aucune police, si ce n'est cependant pour surveiller à la sûreté des citoyens en arrêtant, de nuit, les tapageurs, et de jour, les chiens enragés; mais, loin d'encourager la délation, nous ferions tous nos efforts pour faire consister la force du gouvernement dans l'estime, le respect et la reconnaissance, plutôt que dans une crainte, une terreur qui se changent rapidement en haine secrète puis en révolte ouverte.

Tout homme aurait droit à la protection paternelle du gouvernement, fût-il anglais, français, grec, arabe, écossais même. Les places seraient données à ceux qui les mériteraient selon la loi, en sorte qu'en évitant ainsi une partialité toujours révoltante, le peuple devrait du respect à ses officiers qui en auraient eux-mêmes pour le peuple et le gouvernement qui, n'accordant point d'absurdes privilèges exclusifs, ne saurait attendre, de protégés indépendants, une lâche complaisance à commettre des actes que la justice et l'équité n'approuveraient pas.

Comme on le voit ma république n'aurait aucun des défauts qui se peuvent remarquer aujourd'hui dans d'autres gouvernements, en sorte qu'il n'y a pas de doute que le bonheur et la prospérité lui seraient infailiblement assurés.—Mais dira-t-on, votre première condition de naturalisation suffirait pour assurer le bonheur. Détrompez-vous, chers lecteurs, je veux la modifier, la changer, je crois même que j'y renoncerais absolument comme propre à rendre tout le monde malheureux en détachant les citoyens les uns des autres, tandis que la prospérité et la sécurité viennent d'une obligation et de services mutuels. Mais, ce qui nous vaudrait, à tous, plus de cent louis de rente, avouez-le, ce seraient des droits égaux à la considération, d'être traité selon son mérite, de n'avoir point sous les yeux d'injustice criante, de n'entendre point constamment des injures révoltantes, de ne point voir parader sans cesse une ignoble police dont l'œil sauve et inquiet voit partout des coupables, de ne point apprendre chaque jour de ces désastres dont l'humanité n'ose envisager l'horreur, de ne point se heurter à chaque instant contre une hautaine, grossière et ignorante soldatesque dont la tâche éternelle et bien pesée semble être de faire des mécontents et des ennemis.

Nous n'aurions plus d'avocats sans causes ni de docteurs sans patients, de manière que la classe remuante de la société, se trouvant métamorphosée en artisans laborieux, en négociants utiles, en citoyens satisfaits, on n'aurait plus à l'accuser d'entraîner le peuple dans des dé marches toujours fâcheuses lorsqu'elles sont infructueuses. Enfin chacun serait heureux selon son mérite et sa destinée, voilà le véritable but d'un gouvernement.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à établir et mettre en force mon système. Chacun croira qu'il faut d'abord des choses inouïes, des armées innombrables, des sommes incalculables; qu'il faudrait répandre des fleuves de sang, sacrifier des milliers

de vies pour en venir à ce résultat. Non mes amis ; que l'Angleterre nous donne ici des hommes indépendants, fermes et justes et l'on ne tarderait pas à voir réaliser ces plans qui paraissent aujourd'hui chimériques, mais que l'on accepterait bien vite avec bonheur après les rudes tems d'épreuves auxquels nous sommes actuellement soumis.

Les Juges Panet et Bedard viennent d'être *suspendus* (on ne dit pas encore quand ils seront "pendus" pour avoir osé déclarer sur leur âme et conscience qu'ils croyaient l'autorité du Parlement anglais supérieure à celle du Conseil Spécial. Chacun pourra comprendre ce que cela veut dire sans qu'il soit besoin de l'expliquer clairement ; dans un siècle aussi pointilleux sur la liberté de pensée que l'est le nôtre, il est dangereux de mettre les points sur les *i*. Quant à moi je déclare ici mon opinion sincère, afin qu'on n'aille point croire, qu'au fond de mon cœur, j'entretienne aucun doute à cet égard. Je suis donc infiniment convaincu que les HONORABLES Panet et Bedard ont eu infiniment tort d'agir comme ils l'ont fait ; pour plusieurs centaines de raisons trop longues à énumérer.

Ils ont eu tort de ne point savoir que le gouvernement ne s'amuse point à les tenir en place pour administrer le droit, mais la loi ; or la *loi du plus fort étant toujours la meilleure*, il est donc évident que la loi des honorables juges ne valait pas quatre sous en comparaison de celle de Mr. Young qui pouvait, en un instant, mettre sur pied et faire parader devant le palais de justice une centaine d'hommes armés jusqu'aux dents, tandis que la pauvre cour n'avait que quelques huissiers qui n'ont à leur service qu'un pied léger, qu'un regard insinuant et qu'une bonne dose de bonne volonté, toutes choses qui s'émoussent contre une citadelle bordée de pierres de quarante-huit et doublée de murs hauts de vingt coudées sur une épaisseur à l'événant.

Ils ont eu tort de n'avoir point su qu'un gouvernement attend toujours de ses juges un petit brin de complaisance. Il existe ordinairement entre gens d'intelligence un engagement tacite par lequel on s'entredit "passe moi la rhubarbe, je te passerai le Séné," chose que les deux coupables juges n'ont point su comprendre ; ils ont osé s'aviser d'avoir de l'intégrité, de la justice, de l'indépendance et du courage, qualités surannées qui menaient peut-être à quelque chose dans les siècles d'innocence primitive, mais qui de nos jours conduisent droit à la suspension ou à l'hôpital ; ils n'ont que ce qu'ils méritent. Pourquoi, au moins, n'ont-ils pas suivi le digne exemple des autres HONORABLES juges. L'un apprend qu'on va lui demander quelque chose que sa conscience, toute épongeuse qu'elle soit, ne peut, en tout honneur rejeter ; que fait-il ? il rentre au quartier-général, et par une habile feinte, dissimule toute la joie qu'il ressent de l'enbaras où vont se trouver de moins rusés confrères. *So much for Buckingham !* L'autre à qui l'on demande son opinion, répond. "J'ai mal au pied." Voilà comment on se montre bon et fidèle serviteur, c'est ainsi qu'on met à profit les talents que l'on possède.

Cet autre *ignorant* Canadien, le juge VALLIERES qui a eu le front d'imiter ses amis de Québec, recevra sans doute aussi la même punition, et le bruit court que l'honorable juge Rolland, qui aurait partagé leur opinion partagerait aussi leur sort. On joue au Canada maintenant la célèbre farce anglaise intitulée : *Room for me ; c'est-à-dire Ole-toi de là que je m'y mette*. Les gens de bon goût espèrent qu'elle sera sifflée en Angleterre où l'on a aussi la sottise de s'enorgueillir de juges justes. Grand Dieu que de bruit à propos d'un tailleur !

#### UN PAS IMMENSE VERS LA CIVILISATION.

Dans des tems de crise, de tristes nouvelles, de stagnation, de frimats comme celui dont le Canada se trouve tout particulièrement favorisé de nos jours, c'est une tâche bien douce pour un journaliste philanthrope que d'avoir à révéler des faits qui

prouvent que la civilisation n'est point, pour cela, stationnaire et qu'elle continue à empiéter sur la sauvagerie qui a régné jusqu'à présent, en maîtresse, au milieu de l'immensité des forêts du Canada,

Le Seigneur a dit : " Venez à moi, vous tous qui avez faim, et je vous donnerai à manger. " Mr. Auvray, le héros de la civilisation et du progrès, va plus loin, lui, et s'écrie : " Venez à moi, vous tous qui n'avez plus faim, et néanmoins je vous fera encore manger. Mr. Auvray était de tous les fonctionnaires des administrations des Lords Aylmer & Gosford, le seul dont tous les partis confessaient unanimement l'habileté, l'utilité, l'irréprochabilité. Autour des tables qu'il dressait avec tant de luxe, de profusion et surtout de science, tous les partis venaient se ranger ; la loyauté se réchauffait devant ses soupes, la fidélité se reconfortait sur ses fricandeaux, les haines se glaçaient autour de ses gelées, l'union s'opérait au dessert et l'opposition se noyait au milieu de ses succulentes crèmes. Nul ne songeait à d'imbéciles distinctions nationales ; car, tout en faisant hommage au classique *roast-beef* de la vieille Angleterre on admettait franchement qu'un consommé français avait bien son mérite. L'artiste renommé, dont le cerveau faisait surgir tant de merveilles, savait si habilement contrebalancer les orgueils nationaux qu'à la fin de la lutte des amours-propres et des estomacs, le gastronome, indécis et ravi : ne savait dans les bras de quelle cuisine se jeter, et ne sortait d'embarras qu'en s'écriant que, l'union fait le charme des banquets comme la force des nations.

On pouvait voir l'honorable Papineau présentant à Mr. Gagy avec un sardonique sourire, un pâté de crêtes de coqs, tandis que celui-ci passait à Louis Michel Viger une tranche de bœuf-à-la-mode. Le bon Mr. Berthelot glissait malignement à Robert Symes une cervelle sautée que ce dernier prenait pour une perdrix, tandis que Mr. Vanfelson s'exasiait sur un vol-au-vent. L'éditeur du *Mercury* battait en brèche un robuste *roast-beef*, ne laissant pour tout potage à celui du *Canadien* qu'une omelette-soufflée. Mr. Bignouette s'empâtait sur une dinde aux truffes en reprochant à Mr. Cazeau de ne pas lui présenter de cornichon, en même tems que Mr. Huot jorgnait de côté une anguille à la tartare.

Alors Andrew Stuart trinquait avec Edouard Rodier comme si de rien n'était ; ce que voyant son frère James, lui faisait avaler, sans le désosser, un pied de cochon à l'espagnole. Enfin les insinuations hors-d'œuvre et les brillantes douceurs de Mr. Auvray confondaient toutes ces différences de goûts et chacun volait à l'unanimité un concert de louanges à l'amphytrion qui se montrait aussi impartial dans ses prodigalités.

Hélas ! si ces heureux règnes eussent pu continuer plus long-temps je ne crains point de l'avouer, nous n'eussions pas eu de ces fâcheuses querelles que nous avons maintenant à déplorer ! Que voulez-vous, il n'y avait qu'un Auvray en Canada, Lord Gosford le gardait à Québec, l'égoïste ; aussi est-ce pour cela que le foyer de la rébellion fut toujours à Montréal et l'on ne peut nier que si Québec en fut préservée on ne le doit qu'au profond art de celui que la ville privilégiée possède encore en ses murs. La preuve de ce que je viens d'avancer est facile à démontrer : Les braves habitans de Québec n'ont montré leur penchant à la révolte que depuis que Lord Durham ne leur donna plus le tems de manger.

Mr. Auvray, comme on le peut voir par les annonces, vient d'ouvrir dans la rue St. Joseph près de la rue St. Jean, un établissement sur un genre parisien ! c'est-à-dire sur un genre agréable et confortable, car, il faut l'avouer c'est dans ce diable de Paris qu'on sait inventer tous ces innocents petits moyens de passer, à bon marché, d'aimables quarts-d'heures. Or, de Paris, ces établissements sont passés à Londres, qui les a colportés dans toutes les capitales ; et voilà qu'il vient de nous en tomber un à Québec. Les québecquois et surtout les charmantes québecquoises (pardon du nom baroque mais il n'est pas de mon invention) ne pourront s'empêcher

de l'accueillir avec hospitalité. Voici en quoi consiste un de ces véritables "temples du goût." Une salle ou cabinet se trouve arrangée, décorée avec une coquetterie qui ferait pâlir une modiste parisienne et, y attenant, règne un réfectoire bien fourni de ce qui peut flatter à la fois la vue l'odorat et le goût. A Paris, à Londres, à Strasbourg, à Pékin même, après une promenade il devient impossible à une élégante de ne point entrer quelque part, se rafraîchir si c'est en été, se réchauffer si c'est en hiver; or la nouvelle entreprise est admirablement calculée pour remplir ce double but; les citoyens et citoyennes de Québec ne peuvent donc rester en arrière de leurs rivaux des autres capitales. Tout ce que je puis vous dire messieurs, c'est de n'y pas conduire vos dames car, auront-elles, une fois, goûté des friandises de Mr. Auvray, gare à votre bourse! Tout ce que je puis vous dire, mesdames, c'est de tourmenter vos maris, vos frères ou vos amis pour vous faire connaître cette amélioration importante, et je puis vous assurer que vous n'aurez pas, deux fois, besoin de supplications pour obtenir la galanterie d'un pâté ou d'une brioche.

Jusqu'ici Québec a été privé d'un établissement unissant la décence, le bon goût et la mode, où les dames aient pu se hasarder, comme il est de non ton dans le monde fashionable des autres villes; celui qui vient de s'établir remplit cette lacune; or il est à espérer que le public saura bien l'accueillir.

Je crois être autorisé à déclarer qu'il ne régnera dans la salle de Mr. Auvray nulle influence à distinction politiques, comme cela est plus ou moins palpable dans les autres maisons publiques d'un genre à peu près semblable. Mr. Auvray ne sera rebelle-enragé que contre les mauvais débiteurs seulement.

Vendredi ayant été jour de fête par ordre militaire, Samedi l'ayant été par ordre de l'Eglise, Dimanche l'étant par ordre divin, nos ouvriers qui ne sont pas gens à se brouiller avec aucune des autorités susdites, n'ont point travaillé; ensorte qu'au lieu de publier le Fantasque Samedi ou Lundi comme de coutume, nous avons dû ne l'émettre qu'aujourd'hui au lieu du Feuilleton. On nous pardonnera, nous l'espérons, de n'avoir point été triplement rebelle; c'est bien déjà suffisant d'avoir sur la conscience la révolte contre les commandements de Symes, Police & cie., sans y en joindre une encore contre ceux du gouvernement, de l'Eglise et du Ciel.

On sait que pendant le séjour à Québec, de Son Excellence Lord Durlham-Sa Seigneurie s'évertua à recevoir à sa table tous les *gentlemen yankees* que la curiosité et l'humeur ambulante nous amenèrent durant l'été dernier, pour peu simplement que le décorum de l'aristocratie du noble Lord pût être justifié par quelque titre de colonel ou de major, qualités qui abondent chez la spécliatrice nation, vu que sa milice est assez ordinairement composée d'après la méthode de recrutement que j'enseignai dans un autre numéro. Maint citoyen respectable de notre pays fut mis de côté pour faire place à l'illustre étranger qui devait aller au loin, dans la république voisine, trompeter le luxe, la splendeur, l'éclat d'un des féaux et amés cousins de fraîche date de la jeune et gracieuse reine (dont, par parenthèse, nos voisins s'inquiètent bien moins que d'un moulin à scie.) Parmi les heureux élus à la table du vice-roi on peut compter un colonel Jonathian Smith ou quelque autre noble de cette force, qui joint à son grade de colonel celui de *bar-keeper*, (garçon de café;) l'on peut voir actuellement à l'hôtel Hamilton la noble et élégante carte d'invitation clouée près de l'ardoise classique où s'inscrivent tous les *yeerres* de *mint-julep* pris à crédit et entourée des agréables portraits de Calvin Edson le squelette vivant, des deux jumeaux Siamois, de Lambert, le géant canadien, d'une vieille gravure de la bataille de Bunker's Hill et de la caricature du général Jackson emportant sur son dos mistress Eaton.